Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 41

Artikel: Les femmes peuvent-elles fumer ?
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191247>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

foule nombreuse, gravissait le chemin qui serpente dans les vignes, entre la gare de Cully et Grandvaux. Vu de la terrasse de ce village, il offrait le charmant spectacle d'un long ruban rouge se déroulant au milieu des pampres estompées des teintes d'automne.

L'arrivée de la troupe est saluée par le canon et les vivats de la foule, toute frémissante de joie à la vue de cette dernière manifestation d'une fête qui a laissé de si vivants souvenirs.

Bientôt le corps des Suisses se groupe, dans un gracieux arrangement, en face d'un photographe installé sur un balcon :

Attention !.. Je commence !... C'est bien. Merci.

Et nos Suisses sont pris.

Puis les délégués, précédés de la musique, se rendent, les premiers, au domicile de leur commandant.

Peu après, le reste de la troupe va les rejoindre. A son arrivée devant la porte, le drapeau et les hallebardes s'inclinent, et tous se glissent avec ordre sous les arbres de la terrasse pour atteindre le verger, où de longues tables sont installées, avec pas mal de bouteilles dessus.

Là on procéda à la remise d'un cadeau offert au commandant.

Cette simple cérémonie fut touchante. L'un des soldats, M. Ansermet, termina ainsi sa courte allocution :

« Dans cette entrevue, cher commandant, et avant de nous séparer, nous vous remettons ce petit cadeau, à l'acquisition duquel chacun a voulu contribuer. Acceptez-le comme un faible gage de notre reconnaissance, et comme un souvenir de la troupe des Suisses de la Fête des Vignerons de 1889 »

Très touché de cette marque de sympathie, M. Léderrey a répondu en termes émus :

« Autant d'amitié de votre part, a-t-il dit, déborde mon cœur, et je ne pourrai jamais vous témoigner assez de reconnaissance. Votre dévouement me suffisait, chers amis, pourquoi y ajouter ce présent ? Il n'était pas nécessaire pour me prouver votre générosité. »

Dès lors, un joyeux cliquetis de verres se fait entendre sous les arbres du verger. Un excellent vin de Lavaux y coule avec abondance. Les belles journées de Vevey, les agréables souvenirs que chacun en a conservés, et mille petits incidents rappelés par les uns et les autres, entretiennent la gaieté générale.

Un habitant de Grandvaux regardant cette scène à travers une haie d'arbustes, et voyant d'innombrables verres se vider, ne put s'empêcher de s'écrier : « Pauvre monsieur Léderrey, pauvre commandant !... quelle séchée pour ta cave ! »

Les femmes peuvent-elles fumer ?

Il y a chez nous, — beaucoup de personnes ne s'en doutent pas, — un certain nombre de femmes qui fument. Il va sans dire que nous ne les rencontrons pas sur le Grand-Pont ou la place St-François, la cigarette à la bouche ; mais s'il nous était permis de les surprendre alors quelles se livrent à ce petit péché, qui s'envole si vite en fumée, nous trouverions par ci par là de charmantes coupables, aussi bien dans le boudoir de la grande dame que dans la mansarde de l'ouvrière.

En Angleterre, le nombre des femmes qui fument s'accroît au point que la population masculine s'en est réellement émue. Les journaux d'outre-Manche, dit le *Gaulois*, sont pleins de ce sujet délicat.

Les femmes peuvent-elles fumer ?

Est-il permis à leurs lèvres mignonnes d'humecter le fin papier qui recouvre le tabac découpé ? N'ont-elles point tort de laisser sortir de leur écrin rose, qui renferme trente-deux perles, la fumée grise des tabacs d'Europe, ou la fumée blanche des tabacs d'Asie ?

Oui, affirment les uns.

Non, prétendent les autres.

Et ceux-ci comme ceux-là donnent à l'appui de leur dire des raisons qui leur semblent excellentes et citent des exemples qu'ils croient concluants.

Si nous croyons les physiologistes anglais, ajoute le journal que nous citons, les pays où l'usage du tabac est généralement usité chez la femme sont les pays les moins civilisés.

Dans toutes les parties de l'Asie, depuis les confins de la mer de Marmara jusqu'aux extrêmes bords du Pacifique, de Brousse à Yokohama, les femmes fument autant et plus que les hommes. Il en est de même en Laponie et dans la Guyanne hollandaise, dans le Sud africain et en Océanie.

Or ces divers pays sont, nul ne saurait le contester, les moins civilisés du globe. A ce point de vue, purement scientifique, les physiologistes anglais ont raison, et nous ne contesterons point leurs affirmations.

Mais ils ont, à notre humble avis, donné à la question qui nous occupe une importance inusitée. Et dussions-nous blesser leurs susceptibilités, nous avouons en toute humilité que le spectacle d'une femme élégante qui fait rouler en torsades menues, vers le plafond de son boudoir, la fumée bleue d'une cigarette, n'a rien qui blesse le regard ou qui froisse notre dignité.

La raison qui nous pousserait à conseiller aux femmes de ne point fumer serait d'ordre différent. Elle reposerait sur ce point essentiel que le tabac, nuisible à l'homme, est plus nuisible encore aux femmes, dont les organes sont plus délicats.

En France, la femme fume peu, quand elle fume ; pour elle, le tabac est une distraction, non un besoin.

Il paraît qu'il n'en est pas de même en Angleterre, où, depuis quelques années, — ce sont les Anglais qui l'affirment, — les Anglais ont fait de la plante importée par Nicot, — maudit soit-il ! — un abus immodéré.

Pourquoi, — disent nos voisins, — nos femmes ont-elles appris à fumer, elles qui, pendant longtemps, ont critiqué celles qui se livraient à cette distraction malsaine ?

Et ils répondent : Dans le but de s'émanciper.

— Nos femmes, — ce sont toujours les Anglais qui parlent, — ont commencé par former des *Crickett's-Club*, des *Betting's-Club* ; elles se sont ensuite appliquées à pénétrer les mystères du *football* ; enfin, après avoir copié la coupe de leurs vêtements sur la nôtre, elles ont voulu connaître ce qu'il y avait d'agréable dans le tabac,

Pendant de longs siècles, les Anglaises n'ont pris part ni aux travaux ni aux plaisirs des hommes. Maintenant qu'elles ont franchi, — ou cru franchir, — les distances qui les en séparaient, elles veulent partager les joies que ceux-ci, dans leur égoïsme, s'étaient réservés pour eux seuls.

Des docteurs anglais déplorent cette tendance. Ils prétendent que les femmes, en fumant, affaiblissent leurs forces vitales et que leurs enfants, à la génération prochaine, seront dyspeptiques et nerveux.

Quel remède apporter à cet état de choses ? se demandent, anxieux, nos voisins attristés.

Et ils cherchent et ils ne trouvent point, et ils se lamentent, et ils emplissent les colonnes de leurs journaux de plaintes cuisantes et de doléances affolées.

Il faut en prendre son parti, messieurs de la libre Angleterre, et laisser au temps, qui s'en chargera, le soin de remettre toutes choses en place.

Les exemples ne serviraient de rien.

Rappelez-vous qu'après la représentation des *Drinks*, de Charles Read, une pièce satirique qui molestait vertement les buveurs et qui devait dégoûter l'humanité du désir de s'ennivrer, tout le public se rendit à la brasserie voisine du théâtre et se fit servir à boire... jusqu'à plus soif.

Jamais Londres ne vit, autant que ce soir-là, de « pochards » user les pavés de ses rues.

Un de nos abonnés de Vevey nous communique une pièce de vers publiée par le *Journal de la Meunerie et de la Boulangerie*. Mais comme elle est très longue, nous ne pouvons en reproduire que les principaux passages.